

DAGUE et DIAMANTS

L'ESTOC A MORTAGNE AU PERCHE.

<i>L'ensevelie.</i>	<i>4</i>
<i>Un détail de l'Histoire :</i>	<i>11</i>
<i>L'accident : 3 décembre 2007.</i>	<i>19</i>
<i>L'abbaye de la Trappe : 25 février 2008</i>	<i>24</i>
<i>La dague d'Orsini. (Mars 2008).</i>	<i>33</i>
<i>Seul, sans elle :</i>	<i>45</i>
<i>Le Comte Chabert.</i>	<i>48</i>
<i>Un dimanche, sans elle :</i>	<i>55</i>
<i>Claire Aiguillé : 19 mars 2008</i>	<i>58</i>
<i>Dimanche maussade :</i>	<i>76</i>
<i>Les photos d'Amboise :</i>	<i>87</i>
<i>Maxime de Saint Hilaire :</i>	<i>92</i>
<i>Blanche de Laforge :</i>	<i>96</i>
<i>Mon frère : mercredi 16 avril 2008.</i>	<i>105</i>
<i>Mon week-end avec Maxime :</i>	<i>109</i>
<i>Le Témoin :</i>	<i>111</i>
<i>Spleen</i>	<i>117</i>
<i>Les fils de Blanche :</i>	<i>121</i>
<i>Maxime enquête :</i>	<i>125</i>

<i>L'héritage d'Anne-Laure : jeudi 24 avril 2008</i>	<i>135</i>
<i>Spleen :</i>	<i>140</i>
<i>Dessaisi : vendredi 25 avril 2008.</i>	<i>144</i>
<i>Les Thésards :</i>	<i>146</i>
<i>Les secrets d'Anne-Laure :</i>	<i>150</i>
<i>Les dossiers d'Anne-Laure :</i>	<i>154</i>
<i>Laforge : vendredi 9 mai 2008.</i>	<i>171</i>
<i>Maître Daroit :</i>	<i>175</i>
<i>Feu Me Daroit : samedi 10 mai 2008</i>	<i>179</i>
<i>Karl Arnold Lobitz :</i>	<i>189</i>
<i>Lettre anonyme : vendredi 16 mai 2008.</i>	<i>201</i>
<i>Vendredi 6 juin 2008.</i>	<i>215</i>
<i>« Mein Kampf » :</i>	<i>223</i>
<i>Ma libération : 12 septembre 2008.</i>	<i>245</i>
<i>Le trio diabolique :</i>	<i>247</i>
<i>Résurgence : 14 juin 2009.</i>	<i>259</i>
<i>1^{er} juin 2018</i>	<i>271</i>

*Départ pour le sabbat
Ils étaient là, une douzaine, qui mangeait la soupe
à la bière, et chacun d'eux avait pour cuillère l'os
de l'avant-bras d'un mort.*

Aloysius Bertrand

L'ensevelie.

Nous étions fin novembre.

L'air était déjà vif, le ciel sans nuage, l'espace d'une grande pureté, la nuit aussi claire que le cri d'un innocent qu'on immole, ou de celui qui affirme l'être.

La pureté n'est qu'une illusion, rien sur cette terre n'est exempt de souillure, d'altération, de corruption, aucun être vivant, ni aucune matière.

La nuit s'apprêtait à être froide sans pour cela que le gel soit déjà là.

La température ne descendra pas sous zéro avait annoncé la météo.

Une lune ronde jetait sa lumière blafarde sur les taillis, apportant une étrange couleur aux feuilles survivantes, encore accrochées désespérément aux branches sans sève.

La nature était en sommeil, demi-morte, hibernante.

Certains disent que, dans les secondes précédant un événement, que l'on sait inéluctable, le silence devient soudain plus lourd, intense, plus profond, presque suffoquant, nos sens se focalisent sur le bruit qui va surgir du néant, par là même nous occultons tout le reste qui est sans intérêt.

Il était près d'une heure quand une voiture quitta la départementale pour s'engager sur la route qui conduisait vers l'abbaye de la Trappe.

Le véhicule roulait tous feux éteints, moteur au ralenti, il passa lentement, presque silencieusement, franchissant l'étang de Chaumont il s'engagea sur l'étroite route dite de Maison Neuve.

Après quelques centaines de mètres l'automobile se glissa hors du bitume, empruntant un chemin de terre, se glissant entre les arbres au risque de s'embourber dans le sol encore détrempé par les dernières pluies d'automne.

Elle avança suffisamment pour disparaître aux yeux d'un promeneur nocturne qui surviendrait, bien cachée par la végétation survivante.

La nuit était claire grâce à la lune montante, mais sous les frondaisons il était difficile de savoir ce que le conducteur qui en était descendu s'apprêtait à faire.

Un homme était sorti de l'habitacle, son apparence était masculine, il avait refermé avec précaution la portière,

afin de ne faire aucun bruit, ne pas troubler le silence de la nuit, il avait ensuite inspecté les environs, tournant la tête dans tous les sens pour s'assurer qu'il était bien seul.

Mais qui aurait pu errer là, cette nuit, dans le vent glacé qui se levait, au cœur de cette forêt déserte ?

Le hululement de la chouette le fit soudain sursauter.

L'animal nocturne sans doute dérangé par la présence de l'homme s'envola lourdement dans un froissement d'aile, puis le calme revint, ouaté, pesant, oppressant.

L'homme avait ouvert le coffre arrière de sa voiture, il en sortit ce qui semblait être une pelle et une pioche laissant la porte béante.

Ses outils à la main il s'enfonça dans les sous-bois.

Il ne fit que quelques dizaines de mètres avant de s'arrêter aux abords d'un chêne au tronc majestueux étendant ses mains osseuses et noires vers le ciel.

Il entreprit sans tarder de creuser le sol avec sa pioche.

Il semblait à la fois pressé et déterminé, cela se sentait dans ses gestes.

Le choc sourd de l'outil qui pénétrait dans la terre meuble, traversant la couche de feuilles pourries qui jonchaient le sol depuis des mois déjà, était étouffé par la végétation.

Mais chaque fois que le pic heurtait des cailloux, l'homme s'arrêtait pour écouter si le bruit n'aurait pas attiré l'attention de quelqu'un.

Puis, rassuré par le silence qui régnait, il reprenait sa tâche.

Il creusa ainsi en une heure un grand trou, d'au moins deux mètres de long sur un de large.

Malgré le vent glacé qui soufflait, l'homme transpirait et s'essuyait souvent, avec un grand mouchoir blanc, le front sur lequel perlaient des gouttes de sueur qui formaient comme des perles au clair de lune.

Quand, parfois, au travers des branches squelettiques, la lune éclairait son visage, on pouvait lire dans ses yeux, la peur, l'épouvante, l'effroi, celui qui hante à jamais le cerveau détraqué des criminels.

Un homme ou une femme qui ôté la vie à un de ses semblables, qui est un assassin, comment peut-il dormir ?

Est-il, jusqu'à la fin de ses jours, dans ses rêves poursuivis comme Caïn, par le regard de ceux qu'il a tués, qui ont sans doute imploré sa pitié, ou dort-il sans regrets ni remords.

Quand l'homme eut estimé la cavité assez grande pour y contenir l'objet qu'il souhaitait enterrer, il posa ses outils à même le sol et retourna vers sa voiture.

Il s'arrêta soudain à mi-chemin de son avancée en entendant sur la route de Maison Neuve comme des bruits de pas, des claquements de sabot sur le bitume. Il eut soudain peur, ce qui accentua sa transpiration, il pensa qu'il devait s'agir d'un cavalier.

À travers les buissons qui avaient presque perdu toutes leurs feuilles jaunies et desséchées par le gel, il distingua un grand cerf au bois luisant qui avançait fièrement au trot sur la chaussée déserte.

Une fois que l'animal eut disparu dans le lointain, et que le bruit de ses sabots sur l'asphalte eut disparu, l'homme avait repris sa progression.

Il avait extrait du siège arrière de sa voiture un grand sac en toile ou en plastique, sans doute très pesant compte tenu du mal qu'il eut à l'extraire de l'habitacle.

Sa dimension et son poids pouvaient laisser penser qu'il contenait un corps humain.

Il traîna même le sol, sans ménagement, le sac vers l'endroit où il avait creusé son trou et le déposa le long de la cavité.

Il avait sorti de la poche de son treillis un long poignard qu'il tenait dans sa main droite gantée de noir, avec l'arme qui brillait dans sa main, il découpa le sac sur sa longueur, faisant glisser habilement la lame.

Une fois le sac fendu dans sa longueur, il écarta les bords des deux mains et fit rouler le contenu dans le vide du trou peu profond qu'il avait creusé, puis il entreprit de refermer la funeste cavité, recouvrir de terre le corps qu'il avait enterré en se servant de la pelle.

Il avait presque terminé quand il sembla se raviser et jeta également le poignard dont il s'était servi pour éventrer le sac, après l'avoir enveloppé dans une pochette qu'il avait sorti de sa veste, puis il continua calmement son travail de fossoyeur.

Apparemment satisfait par ce qu'il venait d'accomplir, il repartit vers sa voiture ses outils sur l'épaule.

Il pensa qu'il était temps, la lune n'allait pas tarder à se cacher et la nuit, surgir, complice, noire comme la mort pour masquer les traces de sa présence et de son forfait.

La plus grande forfaiture qu'un être humain puisse commettre est le meurtre d'un de ses semblables.

Tu ne tueras point, ce n'était un conseil, une recommandation, c'était un ordre.

Les crimes de sangs sont l'œuvre d'être détraqués dont on va confier le soin à des psychiatres qui sont aussi fous que leurs patients mais qui ont conscience de leur perversité.

La folie est en nous tous, il ne manque que l'événement qui va la faire surgir.

L'assassin pensa qu'il lui avait été très facile de se débarrasser de cette garce, un coup de poignard dans le cœur, elle n'avait pas saigné beaucoup ce qui avait limité le travail de nettoyage, mais il avait tout prévu, la seule chose qui le contrariait c'est qu'il n'avait pas trouvé chez elle ce qu'il cherchait.

Il l'avait tué pour rien.

Mais par déduction il savait maintenant où l'objet qu'il cherchait devait se trouver, puisque ce n'était pas elle qui l'avait eu en sa possession, il ne pouvait être qu'entre les mains de son amie.

Avec son complice, ils allaient s'occuper d'elle.

Le bibliophile.

Ce n'était pas quelque tableau de l'école flamande, un David-Téniers, un Breughel d'Enfer, enfumé à n'y pas voir le diable.

C'était un manuscrit rongé des rats par les bords, d'une écriture, tout enchevêtrée, et d'une encre bleue et rouge.

Aloysius Bertrand

Un détail de l'Histoire :

Mortagne au Perche : 15 mai 1944.

Château de Laforge.

Enfermé dans la chapelle du château, le général Hans Lobitz venait de reboucher le petit trou qu'il avait pratiqué dans une niche en staff située sous le socle en marbre qui supportait la statue en bois sculptée représentant la Sainte Vierge Marie.

Il eut peur de tacher son uniforme, à l'aide d'un grand chiffon humide, il s'essuya soigneusement les mains marquées par le plâtre qu'il avait utilisé, baissât les manches de sa chemise qu'il avait pris la précaution de relever et enfila sa veste d'officier.

Tous les uniformes des armées du Reich sortaient de la boutique d'un petit patron tailleur de Metzinger a qui

Adolf Hitler en 1932 avait confié la tâche, l'homme se nommait Hugo Boss.
Pensez-y quand vous achèterez un vêtement.

L'homme reposa délicatement le socle en marbre noir sur le plâtre frais qu'il venait de gâcher.
Il remit ensuite la grande statue de la sainte en bois polychrome à sa place.

Il recula d'un pas pour observer le travail qu'il venait d'accomplir.
Apparemment satisfait, Il parla à mi-voix, comme s'il s'adressait à la Sainte :

« Quand la guerre sera achevée, dans peu de temps maintenant, je reviendrai chercher le paquet que j'ai caché sous tes pieds, chère Marie. ».

Le 20 juillet 1933 un concordat avait été signé entre le Troisième Reich et le futur pape Pie XII, mais les termes de cet accord avaient très vite été bafoués par Adolf Hitler, les promesses n'engagent jamais ceux qui les font, ceux qui les écoutent en sont toujours les dindons.

Le général Lobitz savait que la fin du rêve de grandeur de l'Allemagne nazi était proche, il l'avait compris depuis que le Führer avait rompu le pacte de non-agression conclu avec Staline en 1939, en déclenchant

l'opération Barbarossa, le projet d'un fou mégalomane, celui d'envahir l'Union Soviétique.

Le 7 août 1944, Lobitz avait été nommé à l'état-major du Général Dietrich Von Choltitz le nouveau gouverneur militaire de la garnison du Grand Paris.

Von Choltitz avait rencontré Adolf Hitler en Allemagne, au Wolfsschanze, la tanière du loup, ou le Führer se cachait.

Beaucoup d'autres officiers étaient présents lors de cette rencontre.

Hans Lobitz qui accompagnait le Gouverneur de Paris n'avait plus vu le maître du Reich depuis un an.

Il avait découvert un homme terriblement vieilli, voûté, et diminué, les traits bouffis, les cheveux gris et clairsemés.

Le Führer n'avait que cinquante-cinq ans, il lui était apparu comme un vieillard chancelant, cachant ses mains dans le dos pour masquer le tremblement qui les agitaient.

Pendant quarante-cinq minutes, le vieux fou avait harangué les officiers de l'état-major pour motiver ses troupes, hurlant qu'il fallait tenir bon, avait-il dit, afin de ne pas perdre Paris, plutôt détruire la capitale et mourir avec elle.

Lobitz pensa que le maître du Reich devait savoir qu'il allait mourir dans peu de temps, ravagé par la maladie,

entraîner ses officiers et le peuple allemand dans l'apocalypse ne se semblait pas le gêner.

Il ressentit une profonde amertume, il s'était lourdement trompé dans son choix.

Il jeta un regard vers les officiers qui étaient autour de lui.

Personne n'était dupe, son discours n'était déjà plus d'actualité, ses paroles développaient la stratégie d'un dément suicidaire.

Hans Lobitz pensa que désormais le sort du peuple Allemand allait être entre les mains d'un aliéné, d'un malade mental.

Aucun des officiers présents ne croyait plus à la victoire, il l'avait lu dans le regard des hommes présent.

Tous avaient compris que la défaite était inéluctable.

Comment tenir tête à une coalition mondiale aussi puissante, comment, à l'Est repousser les troupes Russes qui avançaient déjà inexorablement comme un rouleau compresseur, sans faire de quartier, pas de prisonnier, écrasant tout sur leur passage et coté ouest comment contenir un débarquement sur le sol Français d'une coalition internationale.

Le Führer n'était déjà plus que l'ombre de lui-même.

C'est ce soir-là qu'Hans Lobitz avait pris la décision de quitter le navire avant qu'il ne coule en l'entraînant dans ce naufrage.

Son seul objectif était de sauver sa peau.

Il avait projeté de passer en Angleterre et pris des contacts en ce sens avec Londres.

Il savait qu'une fois sur place il allait être emprisonné, interrogé pendant des heures, des jours, des mois sans doute, pour vérifier quelle avait été son implication dans le régime Nazi et les génocides qui avaient été si bien conçus.

Grâce à son grade et aux renseignements qu'il détenait, il bénéficierait de considération et de respect de la part des Anglais, à condition de collaborer, mais il était prêt.

Chez les militaires de toutes les nations il existe des conventions : on fusille les exécutants mais pas leurs instigateurs, lui n'avait pas de sang sur les mains.

Il lui restait toutefois un détail à régler.

Lobitz logeait dans le château de Laforge, une partie avait été réquisitionnée pour lui, ses hommes occupaient les dépendances extérieures.

Il était mieux traité que son supérieur le général Choltitz qui habitait à Ouville dans une ferme au lieu-dit, la fosse aux loups.

Personne n'était au courant de ce qu'il venait de cacher dans la chapelle désaffectée du Château de Laforge, sous les pieds de la vierge.

Comme il n'avait aucune confiance à son entourage il avait décidé de ne laisser qu'un seul indice, dans le cas où sa mémoire viendrait lui faire défaut.

Il avait remis à Jean Charles de Laforge, le châtelain, un exemplaire de Mein Kampf dédié par Adolf Hitler et sur la dernière page il avait apposé son nom et sa

signature et une mention laconique écrite en grec ancien a l'attention de son fils.
Il était écrit :

Τα πόδια της Μαρίας είναι διαμάντια

Jean-Charles de Laforge était un homme très cultivé, mais il ne lisait pas le grec ancien, Hans Lobitz s'en était assuré.

Lobitz parlait admirablement le français.

Les deux hommes étaient des aristocrates instruits, ils s'étaient découvert des valeurs communes.

La noblesse peut réunir les crapules et les idiots.

Pourquoi en 1789, la Révolution française n'a-t-elle pas éradiqué complètement cette noblesse.

Il eut fallu étêter cette catégorie du plus vieux au plus jeune, arracher les racines les plus profondes, brûler les semences, afin que plus rien n'en repousse.

Ces deux aristocrates avaient en commun, les grands écrivains, la philosophie et la musique, Wagner, Liszt, Chopin.

Le Comte de Laforge jouait admirablement du piano et parcourait en virtuose les grands morceaux du répertoire classique qui ravissaient et occupaient les soirées du général, quand il ne retrouvait pas la sœur du Comte dans sa chambre à coucher pour d'autres occupations plus érotiques.

Lobitz avait donné des instructions à son hôte, s'il ne revenait pas dans l'année qui allait suivre, il devait faire parvenir à son fils ce livre après que la guerre sera finie.

S'il survivait à son incarcération en Angleterre, ce dont il ne doutait pas, il reviendrait chercher le paquet qu'il avait caché.

Sinon son fils s'en chargera.

Lobitz ignorait que son seul fils était mort quelques semaines auparavant à Koursk sur le front soviétique.

Ce n'était pas les Russes qui avaient pris sa vie, le froid avait eu raison de lui.

Le Général Hans Lobitz ne fut libéré des prisons Anglaises que dix ans plus tard en 1955.

Rapatrié en Allemagne, il apprit que sa femme avait été tuée en 1944 pendant le bombardement Américain de Berlin et que son fils avait disparu sur le front Russe.

Il était déjà terriblement miné par la maladie, les conditions d'incarcération qu'il avait vécue l'avaient épuisé.

Les Anglais n'avaient pas été aussi magnanimes qu'il l'avait prévu et les prisons Anglaises pas aussi confortables qu'il l'avait imaginé.

Ses neveux, ses nièces et la famille qui lui restait, honteuse du passé de cet oncle qu'ils n'avaient jamais côtoyé, refusèrent de le prendre en charge.

Il n'eut pas le temps ni la force de revenir à Laforge, il mourut à Berlin dans un hospice pour vieillard, quelques mois après son retour.

L'exemplaire dédicacé de Mein Kampf resta sur les étagères de la bibliothèque du château, recouvert par la poussière de l'histoire avec d'autres ouvrages. Jean Charles de Laforge, sa femme et sa sœur furent fusillés en 1944 pour collaboration avec l'ennemi.

Le château resta longtemps fermé, puis il servit de résidence d'été à des héritiers, des lointains neveux qui étaient installés à Paris.

LE GIBET (Gaspard de la Nuit – Maurice Ravel)

*Ah ! Ce que j'entends, serait-ce la bise nocturne qui glapit, ou le pendu
qui pousse un soupir sur la fourche patibulaire.*

Aloysius Bertrand

L'accident : 3 décembre 2007.

Anne-Laure avait garé sa petite Twingo sur le bas-côté de la petite route nommée Les Forges.

Ce n'était pas le plus court chemin qui permettait d'accéder depuis Mortagne au Perche à l'abbaye de Montligeon.

Autour, ils n'étaient que des prés, des champs bordés de haies de cornouiller sanguin, de noisetier et d'aubépine. Elle regarda la montre que son mari lui avait offerte pour son dernier anniversaire, il était quatorze heures passé de quelques minutes.

Elle constata que l'homme avait qui elle avait rendez-vous n'était pas encore sur place ce qui l'agaça.

La ponctualité était une qualité qui se perdait elle avait pu le constater dans l'exercice de son métier de notaire.

Au milieu d'un vaste terrain agricole, à quelques centaines de mètres de l'endroit où elle avait stationné sa voiture, un tracteur pétaradant traçait des sillons bien

droits en soulevant du sol desséché par deux mois sans pluie des nuages de poussière.

L'homme qui était assis à bord de l'engin la salua d'un geste en soulevant sa casquette, elle lui répondit d'un signe de la main.

Anne-Laure ne le connaissait pas, mais l'homme semblait sympathique.

Elle s'en voulut soudain d'avoir accepté ce rendez-vous improvisé avec ce client inconnu, alors qu'un autre de ses clients l'attendait dans une demi-heure sur le parking de l'Abbaye à quelques kilomètres de là.

Mais l'homme avait tellement insisté, il voulait la voir sans témoin pour parler d'un livre qu'elle détenait et que Claire lui avait confié avant de disparaître dans la nature depuis plusieurs semaines.

Anne-Laure espérait qu'il pouvait lui donner des nouvelles de son amie Claire.

Elle décida de parler le soir même de ses inquiétudes à son mari qui occupait un poste d'officier dans la gendarmerie.

Elle avait pris la décision de quitter les lieux quand elle entendit au loin le ronflement d'un moteur de voiture qui arrivait vers elle.

Peut-être son rendez-vous, elle allait savoir, elle vit arriver, au détour de la route, débouchant de derrière un bosquet de chênes, un véhicule ancien qui roulait au

pas, il se trouvait à environ deux cents mètres d'elle quand il avait ralenti et semblait vouloir s'arrêter.

Anne-Laure était redescendue de sa voiture pour se planter presque au milieu de la petite route. Elle prit la décision d'aller au-devant de lui pour gagner du temps.

Le vieux tacot avait maintenant stoppé au milieu de la chaussée à une cinquantaine de mètres d'elle.

Anne-Laure s'avança à sa rencontre.

Étonnée, elle remarqua que la voiture ne possédait pas de plaque d'immatriculation, le véhicule était toujours à l'arrêt sur la chaussée, semblant hésiter.

Anne-Laure qui avait parcouru une dizaine de mètres hésita soudain, elle s'arrêta, doutant, était-ce bien son rendez-vous ?

La voiture conduite par l'homme inconnu qu'elle pensait devoir rencontrer démarra soudain faisant vrombir le moteur et crisser ses pneus en arrachant le gravillon de la voie.

La voiture, pris rapidement de la vitesse.

Anne-Laure pensa qu'une fois près d'elle il allait ralentir et s'arrêter, mais il n'en fut rien.

Elle n'eut pas la présence d'esprit de s'écarter de sa trajectoire.

Comment aurait-elle pu s'imaginer ce qu'il allait se produire.

L'avant droit de la voiture percuta Anne-Laure violemment à hauteur de sa hanche et la projeta sur le

bas-côté de la chaussée, son corps disloqué chuta dans le fossé destiné à recueillir les eaux de ruissellement de la route.

Après le choc, la voiture s'était arrêtée brusquement, quelques dizaines de mètres plus loin, un homme habillé de noir, ganté et le visage couvert était descendu en courant pour s'approcher de la victime de l'accident, comme pour lui porter secours, mais quand il fut près de la Twingo d'Anne-Laure, il avait ouvert la porte et s'était emparé d'une sacoche rouge qui était posée sur le siège du passager avant.

Puis il regagna son véhicule et démarra en trombe dans un nuage de poussière.

Le paysan qui labourait son champ avait assisté médusé à la scène, il était descendu rapidement de son tracteur en criant et courrait dans son champ, sautant les sillons et les mottes de terre pour porter secours à Anne-Laure. Il s'approcha du fossé où gisait, le corps désarticulé de la jeune femme, elle gémissait, il s'approcha d'elle :

- Ne bougez pas, lui dit-il doucement j'appelle des secours.

Elle avait levé un bras et semblait vouloir lui dire quelque chose d'important.

Il tendit l'oreille et s'approcha de sa bouche.

Il ne comprit qu'un ou deux mots : « dossier... Rouge », puis elle sombra dans l'inconscience.

Les secours arrivèrent cinq minutes plus tard, mais maître Anne-Laure Theuriet était déjà morte, tué par un chauffard, assassiné par un inconnu.

LE GIBET (Gaspard de la Nuit – Maurice Ravel) Les deux Anges

La mort me la ravit échevelée et livrée au sommeil d'un
Évanouissement, tandis que, retombé dans la vie, je tendais en
vain

Les bras à l'Ange qui s'envolait.

Oh ! Si la mort eût tinté sur notre couche les noces du cercueil,
cette sueur des anges m'eût fait monter aux cieux avec elle, ou je
l'eusse entraînée avec moi aux enfers.

Aloysius Bertrand

L'abbaye de la Trappe : 25 février 2008

Je me suis allongé, tout habillé sur mon lit en prenant
garde de ne pas souiller le matelas avec mes bottines.
Je pense avoir toujours été un garçon bien élevé et
respectueux.

C'est comme cela que mes parents m'avaient éduqué.

Très jeune, j'ai compris qu'il était plus simple de se plier
aux règles établies plutôt que de se compliquer la vie à
chercher à les enfreindre, peut-être était-ce, une forme
de lâcheté.

J'avais au préalable plié les draps et les couvertures que
j'avais disposés au pied de la couchette, comme le
demandait le règlement intérieur qui était affiché au dos
de la porte de la cellule que j'occupais.

Maintenant, je suis prêt, je crois avoir acquis une forme de résignation. On ne lutte pas contre son destin, on ne peut gagner ce combat, certains disent que notre avenir est déjà écrit, alors à quoi bon tenter d'en changer le cours.

La fatalité s'oppose au libre arbitre et elle l'emporte. Nous pensons tous gérer notre vie, faire des choix aux grés des rencontres, ce que nous prenons pour une route choisie n'est que le fruit du destin, ce destin qui trace notre parcours, chanceux ou malchanceux.

Il faut accepter et recevoir avec stoïcisme les tortures que nous inflige la vie, elles sont paraît-il, les épreuves nécessaires pour parfaire l'ennoblissement de nos âmes. C'est ce que m'avait enseigné le Père Raphaël, un vieux moine à la barbe blanche avec qui j'avais un peu échangé lors de mon séjour.

Je n'étais pas en capacité de lui apporter la contradiction et je n'étais pas là pour cela.

J'avais vite compris que je n'avais pas le niveau pour entamer une discussion théologique avec lui.

Lui était convaincu de sa vérité, moi j'étais dans le doute permanent.

J'ai écouté ses mots et j'ai compris :

On courbe l'échine et on avance ou on choisit de fuir la vie et de mourir.

Un temps, j'avais failli choisir cette dernière solution, mais il faut croire que ce n'était pas mon heure, un bras amical avait stoppé mon geste.

Dans une heure un taxi viendra me chercher.

J'irais reprendre le cours de ma vie, je retournerai dans ma maison, ou désormais j'allais vivre seul, sans elle, essayant de supporter deux maux nouveaux pour moi, souffrance et solitude.

J'avais fui, pour trouver refuge à l'abbaye de la Trappes car la compassion dont tout mon entourage faisait preuve à mon égard, avait fini par me rabaisser, cette empathie m'étouffait, m'humiliait même.

J'étais devenu un objet de curiosité, celui qu'on regardait souffrir.

Les seuls remèdes qu'on avait trouvés pour me soulager, étaient des mots, des caresses, des gestes d'amour qui ne me touchaient même plus.

Cette douleur, avait fini par me décider d'en finir avec la vie, heureusement que Maxime, mon demi-frère et sa femme étaient venus me tendre une main secourable.

J'aurai pu aller grossir les statistiques, je n'aurais pas été le premier gendarme à me flinguer.

Maxime m'avait accompagné ici quelques jours après les obsèques d'Anne-Laure.

C'est moi qui avais choisi cet endroit, le lieu avait surpris tout le monde.

Mon frère, Maxime, s'en était étonné.

Pourquoi l'abbaye de la Trappe, tu n'as jamais été très catholique ou alors tu cachais bien ton jeu ?

J'avais rappelé à mon frère que notre Grand-père paternel, Lucien m'avait offert plusieurs livres de Chateaubriand pour mes vingt ans, un de ces bouquins retraçait la vie de l'Abbé de Rancé qui s'était retiré à l'Abbaye de la Trappe, il avait rejoint les ordres après la mort de son amour, la duchesse de Montbazou, c'était en 1670.

- Tu ne songes pas à entrer dans les ordres m'avait demandé Maxime.

Malgré mon désespoir, Maxime avait réussi à me faire sourire.

Quand j'avais retrouvé ces bouquins dans ma bibliothèque, j'avais perçu cela comme un message, j'avais eu soudain le besoin de relire les Mémoires d'Outres Tombes, sans jeu de mots, j'en étais bien incapable, c'était de circonstance.

Il m'avait semblé que l'endroit était parfait pour accueillir ma détresse et ma peine, j'avais besoin de souffrir seul, dans ces moments-là, personne ne peut partager cette douleur sourde qui à chaque seconde vous martèle le cœur.

Dès les portes de l'Abbaye de la Trappe franchies, on se sent à l'abri de ces hauts murs de pierres, protégé par cette masse minérale, on est soudain seul face à soi-même, face à une épreuve, face à un dilemme, vaincre ou mourir.

L'Abbé qui m'avait reçu m'avait dit :

- Ici, mon fils, nous sommes seuls, face à Dieu.

Je n'avais pas osé lui poser une question qui me brûlait les lèvres, comment peut-on faire face à un être qui n'a pas d'existence matérielle, qui reste invisible, sourd et inaudible à nos prières.

Ma formation de gendarme m'avait appris à être pragmatique, cartésienne.

Mais le doute n'est-il pas déjà un début de croyance.

Je n'avais rien dit, je l'ai laissé à ses illusions, je n'avais pas envie de remettre en cause la foi d'un prêtre convaincu.

J'ai toujours eu d'étranges rapports avec Dieu et je sais que je ne suis pas le seul.

Comment imaginer, comment donner un visage à cet être immatériel, cet Esprit détenteur d'une force créatrice inimaginable, cette puissance Divine mettant en œuvre l'espace, le temps, la matière, et la vie, celui qui